

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et de pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

À Montréal, AUX BUREAUX No. 13, RUE ST. VINCENT.

À Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI.

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal hebdomadaire pendant un an, par la poste, en France, Belgique, Hollande, Suisse, Allemagne, Espagne, Portugal, Italie, Grèce, Turquie, Russie, Amérique, Australie, Indes, Chine, Japon, Corée, Philippines, Indonésie, Malaisie, Océanie, etc. : 12 francs.

Abonnement au Journal hebdomadaire pendant un an, par la poste, en France, Belgique, Hollande, Suisse, Allemagne, Espagne, Portugal, Italie, Grèce, Turquie, Russie, Amérique, Australie, Indes, Chine, Japon, Corée, Philippines, Indonésie, Malaisie, Océanie, etc. : 12 francs.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ETUDES HISTORIQUES.

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHELEMY.

—1572—

IV.—LE MASSACRE.

(Suite.)

Parmi cet amas de morts, il y avait pour moi deux vivants, le baron de Pardailan, qui respirait encore, atteint de plusieurs blessures mortelles, et Jacques de Saverex, qui n'était pas sorti de son évanouissement, quoique à demi étouffé par le poids des cadavres avec lesquels on l'avait confondu. Le manque d'air lui redonna la conscience de son existence, et il revint à lui par degrés, en faisant des efforts prodigieux afin d'écartier le fardeau qui gênait sa respiration : il fit assez heureux pour ramener sa tête à l'air libre et pour dégager un peu sa poitrine. Son ivresse avait sensiblement diminué par l'effet de cette espèce de léthargie qui s'était emparée de tous ses sens et de toutes ses facultés ; il rouvrit les yeux et les referma d'abord avec effroi, en rencontrant que des figures grimées et ensanglantées qu'il prit pour les bizarres créations du sommeil ; mais en rouvrant les yeux une seconde fois et en les tenant bien ouverts, bien fixés sur les objets qui l'entouraient, mais en avançant la main pour les toucher, il s'assura qu'il était éveillé. Le reste des fumées du vin qui obscurcissaient son cerveau fut dissipé subitement. Il ne pouvait toutefois se rendre compte des circonstances qui l'avaient mis au nombre des morts, et il ne s'expliqua pas davantage comment ces morts avaient été entassés à deux pas de lui ; il supposa quelque rixe, quelque duel, et se demanda s'il ne s'était pas battu comme second du sire de Cursion avec les convives du capitaine de Losse : c'était un souvenir vague qui surgissait dans sa mémoire ; mais il reconnut que son épée était encore dans son fourreau et il se rappela que la rencontre convenue devait se faire le lendemain au Pré-aux-Cleres.

Après un premier moment d'hésitation, où ses pensées eurent peine à suivre un cours régulier, il songea sérieusement à se tirer de la mare de sang dans laquelle il était couché ; il fit tant des pieds et des mains qu'il parvint à s'ouvrir un passage à travers les cadavres. Il allait se trouver dégagé tout à fait, lorsqu'il fut arrêté par un bras qui ne pouvait appartenir qu'à un vivant ; en même temps, un soupir et des paroles entrecoupées le convainquirent que tout n'était pas mort dans ce monceau de corps inanimés.

—Holà ! dit-il à voix haute, qui donc geint ici ? Est-il quelqu'un qui vive encore et qui soit en état de venir avec moi ?

—Silence, au nom de Dieu ! lui répondit-on à voix basse ; s'ils vous entendent, ils s'en vont retourner au carnage, et c'en est fait de nous !

—Eh ! qui sont ceux-là, je vous prie, qui retournent pour nous mettre à mal ! demanda Jacques de Saverex en baissant beaucoup la voix.

—Ceux qui nous ont laissés pour morts ! dit la voix qui semblait prête à s'éteindre par suffocation.

—Des voleurs de nuit ! des reîtres ! Sur mon âme ! je ne sais rien de ce qui s'est passé... Je ne suis pas mort ni endormi, n'est-ce pas ?

—N'êtes-vous pas gravement blessé, comme je le suis ?

—Je ne m'en aperçois pas, et blessé ou non, je me sens capable de jouer de l'épée galamment. Mais pourquoi cette terreur ?

—Vous êtes bien malade, si vous n'avez plus nul souvenir de ces horreurs ! Assemblés et massacrés par les Suisses de la garde du roi, sous les yeux de Sa Majesté et de la reine sa mère !

—Mons les yeux du roi ! s'écria Saverex, qui leva la tête en écoutant le tocsin, les cris, les coups de feu qui se mêlaient dans les airs. Mettez la ville à sac !

—Ce beau massacre n'a pas commencé pour s'arrêter, et je me console de mourir, en pensant que je ne verrai pas les meurtriers de cette fatale nuit.

—On se bat par les rues ! reprit Saverex qui voulut se mettre debout et qui fut encore retenu par son voisin.

—Ne bougez, mon ami ! sinon, vous êtes mort sans remission ! Mais, vraiment, vous ne fûtes pas même blessé !

—Je le crois maintenant... Le grand diable me baille les étrivières, si je comprends comment je me trouve là !... Vous n'êtes pas du souper, chez le capitaine de Losse ? Vous n'avez point rencontré M. de Cursion ?

—M. de Cursion ? interrompit la voix qui parut se raffermir : où est-il ? A-t-il pu échapper à la boucherie ? A Dieu plaise !

—J'ignore ce qu'il devient, depuis que je l'ai quitté : nous avons souper, bu et joué ensemble, si bien que me fais son frère d'armes.

—Vous ! reprit la voix qui sembla défaillir, tandis que du milieu des morts se dressait une tête toute couverte de sang. Votre nom ?

—Jacques de Saverex, gentilhomme péri-

goulin, le plus beau joueur de dés et de cartes, le plus triomphant buveur qui soit en cour. Et vous ?

—Bâtard de Gondrin, baron de Pardailan, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre !

—Par la messe ! je ne vous aurais pas reconnu en ce piteux état ! vous le glorieux baron de Pardailan, favori de monseigneur Henri de Bourbon !

La voix s'était tu, et Saverex attendit en vain une réponse. Cette tête défigurée qui s'élevait levée devant lui, venait de retomber parmi les morts ; mais il l'a distinguée entre toutes au masque de sang qui la couvrait et à l'horrible blessure qui avait fendu le crâne jusqu'aux sourcils. Le baron de Pardailan gisait sans mouvement, mais son pouls battait toujours et ses mains conservaient un peu de chaleur. Saverex n'hésita pas à lui donner des secours épressés : il l'enleva doucement de ce lit de cadavres et le porta près du bord de l'eau. Là, il lui lava le visage et se servit des lambeaux de sa chemise qu'il déchira pour arrêter le sang de trois blessures dont la moindre était mortelle. Ensuite, Saverex chercha dans son esprit le moyen de compléter sa bonne action en procurant au blessé les soins nécessaires : il ne voyait que le Louvre où l'on pût trouver ces soins que l'humanité ne refuse jamais à quiconque les réclame ; mais Pardailan lui en avait dit assez pour le mettre en défiance à l'égard de l'accueil qu'on leur ferait au Louvre cette nuit-là : non pas qu'il ajoutât foi aux étranges déclarations de Pardailan, accusant le roi et les catholiques de trahison et d'assassinat ; il supposa seulement qu'une querelle s'était élevée entre les gentilhommes huguenots et les catholiques, des morts et des blessés étaient restés sur le terrain. Cependant il s'étonnait, il s'effrayait de la situation de Paris : ces oris n'étaient pas des cris de joie, ces coups de feu, des réjouissances publiques, ce tocsin, une sonnerie de fête. Que se passait-il donc d'extraordinaire, de terrible ! Il ne pouvait s'empêcher de craindre une grande catastrophe.

Pardailan n'avait pas repris ses sens. Saverex l'interrogeait en vain, dans l'espoir d'obtenir des renseignements plus explicites, lorsqu'une troupe d'hommes armés et de populace descend du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois vers la Seine, avec de torches, en vociférant. Saverex ne balance pas à marcher droit à eux, après avoir tiré son épée. Ce sont des soldats qui triment par les pieds un corps sans tête, souillé de fange et de sang ; un hideux cortège de misérables en haillons s'agit et se presse autour de ces restes méconnaissables que chacun veut contempler et outrager à son tour.

—Au gibet l'amiral ! crient ces farcenés.—Allons le pendre à Montfaucon ! Il sera mieux fêté au pilori des Halles !—Oh ? le méchant païen !—Mort aux huguenots !—Pas de trêve, pas de remission !—Tuons ! tuons !—Mort le lête, mort le venin !—C'est donc là ce grand ennemi de la messe !—Brûlons sa charogne hérétique !

—Salaboz, est-ce pas vous qui avez fait cette belle expédition ? demanda Saverex, apercevant ce capitaine qui avait beaucoup à faire pour défendre le corps qu'on voulait lui arracher. L'amiral est-il bien mort ?

—Quo vous en semble ? reprit Salaboz en se retournant d'un air menaçant vers l'inconnu qui l'avait interpellé par son nom.

—Quoi, est-ce là dit à Saverex un des plus exaltés de la bande, en lui présentant la pointe d'une dague. Crie : Vive la messe ! sinon, au diable, ton patron !

—Ah ! c'est vous, monsieur de Saverex ! s'écria Salaboz courant à lui et le dégageant des mains de ses adversaires qu'il n'eût pas écartés aisément à coup d'épée.

—Si je comprends rien à ce qui se passe, je veux être condamné à ne boire que de l'eau et à ne toucher une once de cartes ni dés !

—Vous avez pourtant noblement fait votre devoir ? dit Salaboz qui le voyait tout couvert de sang : combien en avez-vous tué déjà ?

—J'en ferai un jour le compte pour vous l'apprendre... Mais qui sont ceux qu'il faut tuer ?

—Tous ceux qui sont huguenots avoués ou cachés, tous ceux qui ont en haine le pape, le roi et le duc de Guise, tous ceux enfin qui vous paraissent bons à occire !

—Vrai Dieu ! capitaine Salaboz, mais je ne m'aperçois pas d'être si fervent catholique et je vous laisse la meilleure part de cette terreur !

Jacques de Saverex, indigné et attristé de ces excès de fanatisme religieux auxquels il ne se sentait pas capable de s'associer, tourna le dos à Salaboz et regagna lentement le bord de la rivière où il avait laissé Pardailan sans connaissance. Saverex avait jusqu'alors partagé les passions hostiles des catholiques à l'égard des protestants, non par raisonnement et par conviction, mais par habitude ; car il était à peine suffisamment chrétien, au baptême près. Il aurait pu, cette nuit-là, dans toute autre situation d'esprit, suivre sans réflexion l'exemple de ses compagnons ordinaires de jeu et de débauche, croire à la justice de ce massacre général des huguenots ou du moins l'autoriser par des raisons di-

vinos et humaines, se mêler avec un aveugle emportement à l'exécution de ce vaste complot et se plaire comme Salaboz à répandre un sang maudit. Les circonstances, au contraire, dans lesquelles il venait de se trouver, avaient réagi fortement sur sa manière de voir et de sentir, à tel point que la cause des huguenots lui parut alors la plus juste, et qu'il sympathisa dès ce moment avec elle. La générosité et la franchise de son caractère le prédisposaient d'ailleurs à ce revirement d'opinion, en présence d'une trahison aussi lâche que criminelle : il aurait compris une lutte finale entre les deux partis qui divisaient la France, et dans ce cas il n'eût pas songé à quitter son drapeau, ni même à examiner de quel côté était le bon droit ; mais il aurait voulu que cette lutte se fit au grand jour, avec partage égal de terrain et de soleil, comme un duel à mort réglé par les lois de la chevalerie. Il se promit donc de rester neutre et de ne pas tremper dans l'odieuse perfidie des égorgeurs.

Ce fut sous l'influence de ces impressions, qu'il retourna auprès du baron de Pardailan : il ne le connaissait que pour l'avoir vu jouer à la paume et au mail, quo pour l'avoir entendu vanter comme un brave et digne gentilhomme ; il se souvenait surtout, ainsi qu'on se souvient d'un rêve, de cette belle dame qui, la nuit même, était venue, à cheval, suivie d'un valet, et qui avait prononcé le nom de Pardailan. Ces motifs n'eussent peut-être pas suffi pour déterminer Saverex à s'attacher à la fortune de ce capitaine huguenot, qu'il avait rencontré demi-mort gisant auprès de lui ; mais la conformité de leur sort pendant cette nuit sanglante, lui semblait un lien qu'il ne devait pas rompre : aussi bien, Pardailan était-il dans un état à ne pas permettre qu'on l'abandonnât sans inhumanité. Pardailan ne fit aucun mouvement et ne rouvrit pas les yeux, lorsque Saverex se pencha vers lui ; mais il respirait encore et le sang ne coulait plus de ses blessures.

—Eh ! monsieur de Pardailan ! lui cria dans l'oreille Jacques de Saverex : il ne fait pas bon ici pour vous... Ne sauriez-vous pas marcher en vous aidant de mon bras ?

—Vous êtes catholique ? reprit Pardailan, avec un accent de douloureuse résignation : tuez-moi ici plutôt qu'ailleurs, je vous prie !

—Vous tuez ? Bon ! pourquoi vous tueriez-je ? reprit Saverex offensé de ce soupçon qu'il n'avait pas mérité l'empêchement plutôt qu'on ne vous tuât !

—Vous n'êtes donc pas catholique ? ce n'est donc point vous qui parliez tout à l'heure aux meurtriers ?

—Je ne puis et ne veux être catholique ni huguenot ; je suis gentilhomme, et à ce titre je vous dois assistance et protection, puisque vous êtes gentilhomme.

—Voilà un beau et fier langage, dit Pardailan en lui tendant la main : je vous prie désormais de me tenir pour votre frère et ami.

Soit ! répliqua Saverex en acceptant la main qui lui était offerte. Il s'agit de vous tirer de là et de vous mettre en lieu sûr.

—Si je pouvais seulement passer la rivière et me rendre au faubourg Saint-Germain, avant que je meure !

—Vous ne mourrez pas, si vous voulez être mon frère et mon ami ! Avez-vous par la force de vous mettre, jucher sur mes épaules, ce pendant que je nagerai ?

—Ce serait vous noyer avec moi ! Ecoutez : mieux vaut me laisser à cette place jusqu'à ce qu'on puisse me prendre en bateau, mort ou vif... Mais vous, qui avez si bonne envie de me servir, vous ferez plus que me sauver la vie : vous passerez la rivière à la nage et irez au faubourg, à l'hôtel de Genouillac, près la porte Bussey...

—Imaginez que j'y suis déjà et dites ce que j'y dois faire ? Cordieu ! voici des gens qui se sauvent de toutes parts en nageant...

—Portez toutefois cette écharpe, pour témoigner que vous venez en mon nom ; or, l'ayant remise aux mains de demoiselle Anne de Cursion...

—Anne de Cursion ! s'écria Saverex avec une émotion indéfinissable : est-elle parente du jeune sire de Cursion ?

—Oui vraiment, c'est sa propre sœur, et n'était cette malheureuse nuit, je l'aurais épousée demain...

Jacques de Saverex n'en écouta pas d'avantage, et sans communiquer son projet au baron de Pardailan, il se jeta dans l'eau, tout habillé, nagea vigoureusement vers l'autre rive et atteignit la barque du passeur, amarré à un pieu ; se jeter dedans, détacher l'amarre, s'emparer des rames, tout cela se fit en quelques secondes, malgré les cris du passeur qui était sorti de sa cabane. Au bout de dix minutes d'absence, Saverex était de retour auprès du blessé qu'il enlevait dans ses bras et qu'il transportait dans la barque. Il se mit à ramer avec ardeur.

—Ah ! quel noble cœur vous êtes ! murmura Pardailan : moi, qui vous accusais de m'avoir abandonné !

—Vous abandonner ! reprit Saverex avec étonnement : ne vous ai-je pas dit que j'étais le frère d'armes de votre futur beau-frère, Yves de Cursion ?

(A continuer.)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

—M. le duc de Nemours ne quittera Paris pour se rendre dans les Basses-Pyrénées que dans les derniers jours du mois, après avoir assisté à une fête militaire qui doit avoir lieu prochainement au Champ-de-Mars sous son patronage spécial. Il s'agit d'une course fournie par quarante cavaliers choisis dans les deux régiments de lanciers et de hussards qui tiennent garnison à Paris. Les concurrents auraient à parcourir deux fois, avec l'armement et le harnachement complet de campagne, la vaste carrière du Champ-de-Mars, en franchissant un certain nombre de fossés et de barrières.

—La classe des gentilshommes du service intérieur du palais de la reine d'Espagne vient d'être supprimée. Sa Majesté les regardant comme inutiles ; ils étaient au nombre de treize et touchaient 30,000 réaux (7,500 fr.) chacun ; c'est une économie annuelle de 390,000 réaux pour la liste civile d'Espagne.

—On écrit d'Odesse (Russie), le 4 juin : "M. le conseiller d'Etat Erlmann, professeur de géologie à l'Université impériale de Dorpat, qui en ce moment voyage dans le midi de la Russie, vient de découvrir dans un terrain situé dans les environs septentrionaux d'Odesse beaucoup de squelettes et d'ossements fossiles d'animaux, tous de dimensions énormes.

Les squelettes sont au nombre de 83, savoir : 6 d'éléphants, 1 de rhinocéros, 2 d'individus de l'espèce bovine, 4 de cerfs, 1 d'antilope, 61 d'ours, 2 d'hyènes, 2 de chiens, 3 de chats, et 1 d'un animal ruinant inconnu. Ces squelettes ainsi que les ossements se trouvaient immédiatement au-dessous d'une épaisse couche calcaire. La découverte faite par M. Erlmann est d'autant plus remarquable, que jusqu'à présent on n'a trouvé en Russie que peu ou point de débris du règne animal antédiluvien.

—La place de Marseille est fort émue par les embarras qu'éprouve une forte maison de cette ville, celle de M. le marquis de Forbin-Janson, qui a été forcée de suspendre ses paiements. Le Sud avait parlé d'abord d'un passif de 12 millions ; il dit aujourd'hui que ce chiffre n'a pas des proportions aussi grandes qu'on l'avait annoncé d'abord, mais qu'il a cependant une importance telle, que cette place n'en a pas vu de pareil depuis longtemps.

ITALIE.—On écrit de Bologne, 17 juin :—Par un *proprio-motu* en date du 12, le pape a institué un conseil des ministres. Ce conseil se compose de trois cardinaux et de quatre prélats, savoir : un cardinal secrétaire d'Etat, président du conseil et chargé des départements de l'intérieur et de l'extérieur ; un cardinal camerlingue ayant le département du commerce et de l'agriculture ; un cardinal chargé du ministère des travaux publics ; un prélat ministre de la justice ; un prélat ministre de Rome et ministre de la police ; un prélat ministre des finances ; enfin, un prélat ministre de la guerre. Toutes les affaires publiques seront discutées dans ce conseil, qui s'assemblera sous la présidence du secrétaire d'Etat, toutes les fois que le pape ne le présidera pas lui-même. Il y aura semaine ordinaire du conseil une fois par semaine.

Le *proprio-motu* interdit la confusion des fonctions administratives et des fonctions judiciaires et s'applique à classer dans un meilleur ordre les attributions ministérielles, mais il n'admet, comme on voit, aucun élément laïque dans les religions supérieures du gouvernement. Les Romagnols avaient nourri d'autres espérances que nous n'avons point partagées, car jamais on n'a donné une réponse complètement satisfaisante à cette question : Si Pie IX enlève les fonctions administratives à son peuple de *Monsignori*, comment le fera-t-il vivre ?

UNE RÉPLIQUE ET UNE NAÏVETÉ.—Dimanche dernier, une jeune fille se rendait au pèché d'une congrégation à laquelle elle est récemment affiliée. Sur son chemin, elle rencontre le ministre dont elle avait abandonné les dogmes et celui-ci lui jeta en passant la formule peu évangélique de : "Bonjour, fille du démon.—Merci, mon père," répondit la brebis égarée avec autant de malice que de respect.

Ceci nous remet en mémoire un trait tout différent. Une pauvre veuve, se hissant aller un soir au cours de ses souvenirs, racontait à un voisin combien son défunt mari aimait un bon feu, et quel plaisir il éprouvait à le tisonner, à l'arranger à sa guise. "Pauvre cher homme, ajouta-t-elle par forme de pèroraison, en essayant une larme, j'espère qu'au moins, dans l'endroit où il est allé, il trouvera un bon feu."

Les registres des naissances et décès pour la semaine finissant le 26 juin portent le nombre des naissances à 1355, celui des morts à 921. La population de Londres, relevée en 1841, était de 1,493,211 habitants : il est certain que depuis cette époque elle a dû augmenter. Londres est formé de 5 districts qui comprennent plusieurs petites villes et communes tout à fait distinctes, mais qui, à la vérité, touchent à la métropole. La surface entière de cette agglomération est de 115 milles carrés, cinq dixièmes.

MODES DE PARIS.—1er juillet, 1847.

La mousseline, la tarlatane, l'organdi la grande en un mot les tissus diaphanes sont d'un emploi charmant pour les robes du soir : c'est en ce cas que les manches peuvent varier à l'infini ; on en fait de très larges, peu longues, agrafées dans la saignée et encadrées de riches dentelles. Les robes formées de taffetas, de gros de Naples, ont assez volontiers les manches ouvertes à la sévillane ; c'est gracieux, elles laissent voir et bouillonnent par conséquent des sous-manche de tulle ou de mousseline.

Pour la campagne, pour le voyage, le spacieux *pardessus regina* en taffetas couleur nankin, est très demandé ; pour mise du matin ou négligé, il s'harmonise bien avec les robes de gros de Naples, brodées ou de toile de Canton, également brodées au passé avec une sorte de soutache façonnée, à l'aide de laquelle on parvient à imiter les dispositions des broderies et des points du seizième siècle.

Les chapeaux, les capotes surtout ont la passe moyenne, mais le havot plus spacieux qu'il y a deux mois ; on est parvenu à travailler le crin et la paille avec tant d'art et de légèreté que toutes les dames ont adopté ces fraîches coiffures qui, étant à jour pour la plupart, admettent des ayes transparentes.

Le 9 de ce mois, un chanoine prêchait dans la cathédrale de Valence (Espagne) ; il interrompit tout-à-coup son discours en disant : Messieurs, je ne puis continuer. Il tomba en même temps dans sa chaire, et lorsqu'on le releva, ce n'était plus qu'un cadavre.

L'Evening Post d'Edimbourg, Ecosse, nous apprend que la célèbre chanteuse Jenny Lind, a consenti à se rendre en cette ville et à y donner deux concerts, moyennant la jolie somme de £1000 stg.

Le Prince Albert a été installé au commencement de juillet chancelier de l'Université de Cambridge en présence de la reine et avec beaucoup de pompe.

La reine d'Espagne apprend à conduire six chevaux à la fois.

Il vient de s'établir à Hambourg un journal hebdomadaire, pour propager la doctrine de la liberté des échanges.

Le Gouvernement Suédois vient de décréter l'admission sans droits des grains étrangers sur son territoire.

La reine Victoria a accordé une pension de £300 par année au révérend T. Mathieu l'évêque de la tempérance en Irlande.

—La reine vient d'ordonner la publication de lettres patentes sous le grand sceau nommant chevaliers du royaume de la Grande-Bretagne et d'Irlande, James comte d'Elgin et de Kincardine et John comte de Stair.

—Durant la dernière semaine de juin, il est arrivé à Londres 192 vaisseaux chargés de grains et de provisions étrangères.

—Entre le 25 mai et le 4 juin 1847 vaisseaux ont passé le détroit de Gibraltar chargés de grains, venant de la Méditerranée.

—Une épidémie grave règne en ce moment à Londres.

—Le négrier brésilien *Tres Amigos*, de 415 tonneaux a été capturé par le sloop à vapeur anglais *Devastation*. Après une chasse de 5 heures et demie, le navire brésilien se jeta à la côte près la rivière de Lagos, lat. N. 6. 20, long. E. 3. 10 et une partie de l'équipage s'échappa dans les chaloupes ; dix hommes trouvés à bord ont été faits prisonniers. Le *Tres Amigos* avait fait plusieurs fois la traite et à son dernier voyage, il n'était qu'à Bahia 1,400 esclaves. Le *Devastation* s'est aussi emparée d'un négrier américain, son pavillon brésilien, à destination de Rio avec 520 nègres.

La marine française.—L'inscription maritime de la France qui en 1837 ne comptait que 92, mille 930 gens de mer s'élevait en 1846 au chiffre de 112,235, et en 1847, à 118,403. Ce dernier nombre est composé de 11,289 capitaine, maîtres et pilotes ; 5,440 officiers marins ; 61,507 matelots ; 23,373 novices, 16,794 mousses. On compte en outre, en 1847 : 11 mille 238 ouvriers, et 1,931 apprentis.

La composition de la flotte prévue pour 1848 est de 6 vaisseaux de ligne, 9 frégates, 22 corvettes, 30 bricks et avisos, 29 bâtiments légers, 24 transports, en tout 120 bâtiments à voiles qui, avec 66 bâtiments à vapeur d'une force de 14 mille 570 chevaux, donne un chiffre total de 186 bâtiments armés.

Il y a en outre 4 vaisseaux, 4 frégates, 4 corvettes en commission de rade, et 18 bâtiments, et 4 frégates en commission de port.

Ensemble général : 216 bâtiments montés par 29,998 marins.

Les commandes faites ou à faire à l'industrie, en 1847, sont : 13 bâtiments en fer, destinés à des appareils représentant 2,780 chevaux de force ; 12 bâtiments en bois et en fer, corvettes-avisos, bricks-avisos et transports ; 24 appareils à vapeur de 120 à 700 chevaux ; représentant dans leur ensemble 7,470 chevaux.

—La fièvre typhoïde désolait les environs de Nancy ; on cite le village de Maxéville, où dix